Philippe MANGEOT

**Noires fiançailles**

*Nantes 1740*

* Tu n’es pas raisonnable Georgette. Quelle lubie est ce cela que de vouloir se confesser la veille de tes épousailles alors qu’il y a tant à faire dans la maison. Voilà deux jours que tu m’en parles. Et ce pâtissier qui ne vient toujours pas... Mon panier qu’il aura fait un crochet par les filles du port. Georgette ?

Georgette avait laissé râler la gouvernante dans la grande cuisine où les tables regorgeaient de victuailles pour la fête qui approchait. C’était partout fruits rares et pièces de viandes en marinade dans de grands plats de cuivre, épices et senteurs lointaines. Amande, une vieille métisse au visage rond comme un sourire, patrouillait là avec rigueur en continuant à parler aux volailles qui ne s’étaient pas plumées toutes seules, en maudissant l’apprenti boucher. Gardant en main les pans de son tablier alourdi par deux truffes qu’elle venait de remonter de la cave, elle se plaça à la fenêtre donnant sur l’extérieur. La silhouette de sa future maîtresse disparaissait plus loin dans la rue déjà pleine d’activité. « Elle est partie, maronna Amande. Elle est partie rejoindre Dieu et me laisse seule avec les dindons. » Mais un air familier ne devait pas tarder à guérir l’humeur d’Amande, Amande qui chantait en plumant la volaille.

Le front grave Georgette avait pris en effet le chemin de l’église, bien décidée à avoir une entrevue avec l’abbé avant la journée de demain. Elle y avait longtemps réfléchi et ce trajet vers la Sainte croix entre les savetiers et les crieurs de rue, elle le ferait d’un trait, sans se retourner, comme on réalise une action douloureuse mais indispensable. Pourtant la vie lui avait souri, aurait claironné Amande. Servante, elle avait séduit maître Jacques, grand négociant qui lui avait offert de l’épouser. Un homme de bien ce Maître Jacques. Du jamais vu. Aucune fille de sa condition n’aurait refusé cette incroyable proposition et en effet, Georgette après un temps, avait accepté cet homme plus âgé mais délicat comme un père. Ainsi pour tous dans cette grande maison nantaise où dans la cour s’entassaient parfois d’onéreuses marchandises des Indes, visitée par des messieurs brodés de soie et d’argent, personne ne comprenait le tourment religieux de cette future mariée, si bien lotie par les cieux.

*Nantes 1727. Treize ans plus tôt.*

Le crime de Coutelas

On avait dit à Coutelas que le sang des nègres était noir de jais pareil à la sève des cafards mais il savait maintenant que c’était faux. En début de soirée, il avait ce jour là arpenté les ruelles du port pour fréquenter le pavé des catins, en espérant sourdement une faveur ou une caresse gratuite. Mais point de cuisse pour les sans denier. « Et pour cent deniers ? » avait-il demandé naïvement, les yeux plein d’un fol espoir -car c’était une somme que maître Grou lui avait promise un jour. Pour cent deniers ! L’éternité.

 Il avait écumé ainsi les bas-fonds en traînant le poison de son désir, une pulsion encore récente. Coutelas était jeune, à peine dix-sept ans. Il avait le sang brûlant et voulait tout vivre. On pouvait le comprendre. Les sans denier avaient la vie courte.

 Au crépuscule, il entreprit de rejoindre les quais par une ruelle et c’est là qu’il le vit. Devant lui, une longue colonne d’hommes entravés venait à sa rencontre ; harnachés en chapelet, encadrés par les torches des sbires. Des hommes et des femmes noirs qu’on menait aux bateaux. Coutelas s’écarta en se glissant dans un renfoncement sous le porche pour faire place au convoi, mais dès qu’il arrivèrent à la hauteur du jeune homme un prisonnier se révolta en volant l’arme d’un marin. Ils luttèrent, comme si l’esclave aidé de deux autres venus l’épauler allaient prévaloir sur la petite troupe, puis un gaillard armé d’un sabre surgit de l’avant. En deux gestes il égorgea deux rebelles et frappa à mort le troisième qui s’était réfugié sous le porche, devant la porte aux pieds de Coutelas. Après une grande agitation, le convoi reprit sa route et Coutelas demeura ainsi devant le cadavre ensanglanté qui le regardait. Lui qui avait encore si peu vécu, il voyait la mort de près, un négrillon de son âge peut être, avec un grand regard. Et ce sang n’était pas noir, il était bien rouge. Coutelas en était maculé sur les bras et le pourpoint. Pendant le temps où Coutelas constatait ce sang sur son corps, une sourde terreur germa en lui. Alors lorsque deux gardes rieurs entreprirent de débarrasser le porche du cadavre, il se rua sur eux en hurlant, en les frappant de ses poings encore tendres mais le jeune homme n’était guère de taille face aux hommes d’armes. L’un d’entre eux qui était brave le souleva d’une main, le plaqua contre la muraille et congédia ses pleurs en le frappant doucement. En partant il le força à boire quatre lampées de rhum. Les coups d’abord, puis la boisson eurent facilement raison des nerfs de Coutelas.

Quand il reprit vie, il était seul et tenait à peine sur ses jambes mais l’ardeur ne l’avait pas quitté. Une force de destruction envahissait tous ses membres. Désemparé mais fort comme mille hommes il tituba un long moment sans reconnaître les rues encore pleines de chants et de torchères brûlantes. La vie n’avait pas cessé. Dans une ruelle où il avait fini par dériver, une jeune femme s’était attardée et Coutelas mû par le diable se rua sur elle. Une lutte sommaire, il l’assomma d’un coup net. Encore tremblant il la porta dans les remugles du lavoir tout proche et disposa de son corps frêle.

Deux jours plus tard, il embarquait pour Saint Domingue.

La bonne fortune choisit parfois de frapper les plus surprenants des êtres, « ... c’est en ce sens qu’elle ressemble à la mort, écrivait l’abbé Blin dans ses mémoires des Indes. La prospérité et la maladie sont comme deux soeurs rivales qui se partagent le destin des aventuriers dans nos colonies de France ».

 S’il y eut bien un être qui sut à la faveur de ses voyages, survivre à l’une et jouir de l’autre, ce fut bien Coutelas. Engagé comme mousse sur la Marie-Séraphique, son espérance de vie était certainement inférieure à celle d’un vagabond sur les pavés de Nantes. Encerclé par les privations et la peur pendant plus de deux mois, affairé à des tâches harassantes, Coutelas aurait pu comme nombre de ses congénères périr noyé, affaibli par le scorbut ou emporté par une fièvre inconnue transmise par de trop proches matelots. Pourtant Coutelas résista aux outrages de la traversée et dût certainement son salut au maître charpentier qui le prit sous son aile, et lui enseigna l’art des ponts et des planches qui fondent le navire. C’est sous la protection de cet homme important qu’il parvint sans trop de malheurs à Saint Domingue. Il accompagna ensuite ce père adoptif pendant plusieurs années et tout en traversant par trois fois l’océan, compléta sa connaissance des essences que l’on trouve dans ces îles lointaines. A la mort de son maître il fut nommé Charpentier sur la Marie Séraphique qu’il connaissait bien et s’enrichit en commerçant avec les bûcherons coloniaux. Quelques jours avant un départ qui le ramènerait à Nantes – il fallait croire que sa chance avait fini par tourner - un mal étrange s’empara de lui et lui interdit le voyage du retour ; mais c’était là en fait le sursaut d’une nouvelle providence ! Resté à terre, Coutelas se remit rapidement de son mal et s’engagea de plus belle dans de nouveaux négoces plus fructueux encore, tant et si bien que lorsqu’un an plus tard le pavillon de la Marie Séraphique revint flotter sur saint Domingue, il était devenu un riche notable du lieu et laissa à d’autre le soin d’aller s’aventurer sur les mers.

 Avait il oublié ? Maintenant qu’il jouissait du confort d’une belle situation, avait il seulement oublié l’horrible forfait commis un soir dans les ruelles de Nantes. Le doublon ne rachète pas l’âme et si doublons il avait désormais, Coutelas avait bien le coeur obscurci par ce souvenir sordide. Non, il n’avait rien oublié. L’odeur du lavoir... Lorsqu’elle s’imposait à lui, il la brûlait par le feu de l’alcool, ou des tabacs à rêve qui croissaient sous ces cieux. Un mélange d’eau savonné et d’urée ; le regard vitreux de la fille à demi assommée revenaient le hanter. Toutes les beautés des îles étaient cette jeune femme agonisante, et tous leurs plaisirs le ramenaient à ces noces sordides, arrachées à une mourante. Ainsi lorsqu’il eut porté plus haut encore ses affaires et amassé une fortune conséquente, Coutelas entreprit le grand projet du retour. Il changerait son nom et aidé de ses serviteurs, il retrouverait la fille si elle était toujours de ce monde, et laverait son outrage.

C’est ainsi que pendant des semaines Coutelas revenu en terre de France arpenta les rues et les venelles de Nantes. Il fréquenta les marchés et les auberges, sillonna la ville à pieds ou à cheval. Il interrogea, revint mille fois sur les lieux de son crime. Il avait forci. Une moustache fine et une tunique de cuir de belle facture le rendaient méconnaissable. Il ne craignit donc pas d’être reconnu lorsqu’il retrouva la fille, une femme désormais affairée dans une échoppe, sur le port aux poissons.

\*

* C’est une belle chose de vous confesser ma fille avant que de prendre l’anneau. Votre âme n’en sera que plus pure pour cette belle union. L’Abbé était fort pâle et Georgette –versée dans l’art des simples - lui aurait volontiers prescrit une infusion de sauge. L’heure était arrivée pour elle de libérer sa conscience. Comme elle hésitait à parler, l’homme d’église reprit :
* Ce poids qui vous amène doit être bien léger ma soeur, car j’entends dire de vous et de votre époux à venir le plus grand bien. Il n’est de maisonnée plus bénie que la vôtre, rassura l’abbé. Parlez sans crainte, je suis là pour vous écouter.

Il écoutait, bien sûr. Pouvait elle seulement lui décliner l’objet de sa visite. Dès le premier jour lorsque ce beau messire s’était présenté à elle sur le port aux poissons, elle sut qui il était. Pouvait elle le dire au monde et expliquer son grand tourment ? Certes le soir du viol, elle ne l’avait vu qu’un instant, qu’une seconde dans les ombres de la rue, mais c’était bien lui maintenant que ce bon Maître Jacques avec lequel elle allait se marier. L’être avait changé, orné de moustaches polie et d’accessoires, de quelques cicatrices d’homme mûr. Mais son regard et sa bouche restaient ceux de l’adolescent violent qui l’avait agressée.

Comme son péché à elle avait était long. D’abord elle avait accepté le travail proposé par ce visiteur délicat, puis elle s’était laissée séduire par ses manières et finalement acceptait aujourd’hui son anneau. Quelle sorte de diablesse se coucherait à nouveau auprès de son bourreau. Quelle sorte de fille perdue aurait pu lui pardonner au point de devenir son épouse ? Pour cela, elle était venue chercher le pardon, un soutien. Mais cette vérité aurait détruit définitivement l’harmonie où elle était désormais ainsi que la réputation de son époux. Cette confession était pis encore que le silence, et la libérer était au contraire un acte destructif. Elle s’en rendait compte à présent et quitta sans mot dire le confessionnal pour s’en aller marier, gardant pour elle le poids de sa douloureuse miséricorde.

Il y eut une grande fête et il crûrent vivre heureux. Jamais dans leur vie qu’ils eurent longue, n’évoquèrent-ils leur première rencontre, dans un lavoir près du port de Nantes.